



VISITES DANS LE VOISINAGE,

En Ardenne 1860.

PAR

ÉMILE VARENBERG.

Extrait de la REVUE BELGE ET ÉTRANGÈRE.

(Nouvelle série de LA BELGIQUE.)

BRUXELLES,
LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE DE A. DECQ,

9, Rue de la Madeleine.

1861



Nous sommes tous un peu dans le cas de l'astronome de la fable, regardant au loin, et ne voyant pas ce qui est tout près de nous. Le grand plaisir aujourd'hui est d'aller loin et vite; les richesses de la nature et de l'art, les souvenirs historiques de tous les siècles nous crèvent ici les yeux, et nous nous obstinons à aller, à cent lieues de chez nous, admirer un tas de vieux pavés, qu'on dit être les restes d'un aqueduc romain, ou d'autres curiosités du même calibre. Je gage que, sans la crainte du mal de mer, les trois-quarts d'entre nous auraient déjà été manger des langues de buffles, à la table de MM. les Sioux, Têtes-plates et C^{ie}. Quel malheur que le télégraphe électrique ne transporte que des mots! On irait encore plus vite qu'en chemin de fer.

Cette manière de voyager est une rage, une véritable épidémie; moi tout le premier, qui la censure ici, j'ai fait comme les autres; j'ai visité la France et l'Allemagne avant de connaître mon pays; j'ai vu, au Louvre, une copie de la Descente de Croix de Rubens, avant l'original à Anvers, la Forêt Noire avant les Ardennes, le Drachenfels avant les Ardoisières de Vielsalm, et cette perle de la vallée de l'Ourthe, qu'on appelle La Roche. La jolie manière de voyager, en vérité! Nos touristes s'enferment dans un wagon de chemin de fer, commode comme une cage à poulets, et partent; ils roulent, loin, loin, loin... comme dans les vieux contes de nos grand'mères; les prés, les bois, les montagnes, les blés, les vignes, les rivières, les hommes, les animaux, tout fuit, tout passe, tout tourbillonne comme dans la danse macabre de Holbein.

À un moment donné, ils descendent dans une ville quelconque, les yeux éblouis, le cerveau fatigué, les reins brisés; ils entrent dans un hôtel, soupent et se couchent. Le lendemain, en compagnie d'un guide qu'ils ne comprennent pas et qui les comprend moins encore, ils vont lorgner les monuments de l'endroit. Ils écoutent patiemment l'invariable leçon que récite depuis quelque vingt ans leur cicerone, après quoi, tout aussi avancés qu'avant, ils remontent en voiture, pour aller ailleurs recommencer le même manège. C'est un plaisir ébouriffant!

Ces braves gens sont assez naïfs pour s'imaginer qu'ils ont voyagé. Ils ont payé exactement leur coupon au chemin de fer, leur note à l'hôtel, querellé leur guide, payé très cher une exécration piquette qu'on leur a vendue pour du Johannisberg; ils ont rapporté, en guise de souvenir, force migraines, courbatures, coliques et autres agréments, d'accord; mais pour ce qui est d'avoir voyagé, oh que nenni! J'ai cependant une justice à leur rendre, ils ont fait mieux qu'un certain Parisien que je rencontrais, il y a quelques années, à Mannheim.

Ce naïf indigène de Lutèce, après avoir passé quinze jours à Aix-la-Chapelle, ignorait encore que la ville de Charlemagne renfermât une source d'eaux minérales. Il ouvrit de grands yeux étonnés lorsque je lui en parlai.

Belges, avant d'aller au loin courir les grands chemins, à la suite de ces chaudières impétueuses, qui sifflent, qui fument, et sautent quelquefois au détriment de vos membres, faites le tour de votre pays, examinez-le comme si vous faisiez l'inventaire de votre appartement; après quoi, allez jusqu'aux Antipodes, si bon vous semble: vous aurez du moins l'avantage de pouvoir faire une comparaison.

La Belgique est petite, c'est vrai; mais vous n'en connaissez pas la centième partie. Peu de pays, d'ailleurs, renferment plus de variété de richesses que le nôtre; il y en a pour tous les goûts, pour tous les états.

Le géologue y trouve depuis les roches primaires jusqu'aux terrains les plus modernes; n'avons-nous pas, outre les mines de houille, de fer, de cuivre, de plomb, des gisements des calcaires les plus recherchés? Notre flore ne renferme-t-elle pas tous les végétaux des climats tempérés? Pays, tantôt de plaines à perte de vue, tantôt de montagnes boisées, de rochers infranchissables, le peintre y trouve, à chaque pas, matière à exercer son pinceau; s'il n'imité pas la nature, et préfère retracer sur la toile les hauts faits des héros, qu'il ouvre nos annales aux belles pages de l'histoire des Godefroi de Bouillon, des Jean de Brabant, des d'Artevelde, des Charles-Quint. Le poète y trouve des sujets d'inspiration de tous les genres, depuis la naïve idylle jusqu'à l'épopée majestueuse, soit que sa muse murmure avec la naïade des ruisseaux, ou rêve avec le génie des ruines. L'industriel, l'homme positif, n'a qu'à visiter nos filatures, nos hauts-fourneaux, toutes nos usines, en un mot, dont le nombre et la variété témoignent de l'activité et de la richesse.

Voulant joindre l'exemple au précepte, j'ai fait dernièrement quelques *visites dans le voisinage*. J'ai parcouru une partie des Ardennes, et lu, plus que partout ailleurs, j'ai goûté le charme de cheminer par monts et par vaux, mesurant à ma force ou à ma fantaisie la longueur des étapes.

Ces pages légères, récit de mes promenades, que j'offre aujourd'hui au public, n'ont aucune prétention scientifique ou littéraire. J'ai vu, j'ai observé, j'ai écrit; en écrivant, j'ai laissé trotter ma plume au gré de mes impressions, tantôt riantes et gaies, tantôt graves ou mélancoliques, sans ambitionner pour elle les falbalas de la renommée.

Un beau matin, je partis en léger costume de voyage, couvert d'un mackintosh, un solide rotin à bout ferré à la main, et sur le dos un carnier en toile cirée. Je fis, en chemin de fer, la connaissance d'un Anglais qui ne comprenait pas un mot de français. L'intéressant insulaire voyageait pour la première fois sur le continent, en compagnie de sa femme et de ses enfants; il me fit compliment sur la manière dont je prononçais sa langue; j'eus la vanité de croire que ce n'était pas une ironie. Au reste, il comprenait tout ce que je lui disais, ce qui prouve en ma faveur; je me trouvais ainsi plus savant que je ne l'aurais cru.

À Pepinster, je quittai le convoi, et pris à pied la route de Spa, me souciant fort peu d'attendre le train pendant deux heures. Un jeune homme d'Anvers qui s'était trouvé, en chemin de fer, dans la même *caisse* que moi, consentit à m'accompagner.

Nous nous arrêtâmes un instant à Franchimont; comme nous n'étions pressés ni l'un ni l'autre, nous montâmes visiter les célèbres ruines qui appartiennent aujourd'hui au comte de Lannoy. Lorsque M. Eug. Gens visita ces mêmes ruines que sa plume élégante a si bien décrites, elles étaient en meilleur état qu'aujourd'hui: il parle d'un escalier qui a disparu, de cheminées qui ne sont plus à trouver; il ne reste plus que la grande enceinte, et les

quatre murs du donjon flanqués de quelques restes de tours, du haut desquelles la vue embrasse un fort bel horizon.

Il y a quelques années, le prince de Prusse fit exécuter des fouilles dans le château, pour découvrir un trésor, qui, d'après une chronique, devait être caché sous trois salles superposées. Les trois salles ont été découvertes et dessous on n'a trouvé que la citerne. Était-ce là le trésor du châtelain? peut-être; dans une ville assiégée, l'eau n'est-elle pas le premier des trésors? Ce donjon, muet aujourd'hui comme le passé qu'il représente, rappelle bon nombre de faits mémorables de notre histoire. Personne n'ignore le dévouement des six cents Franchimontois, qui attaquèrent le camp du duc de Bourgogne et de Louis XI en 1468; ces braves s'étaient souvenus de Léonidas!... Mais aujourd'hui, on s'occupe peu du passé; chacun préfère le présent. Faut-il s'en étonner? Le bruit des siècles ne s'affaiblit-il pas, à mesure que d'autres siècles respirent?

Près de Spa, nous rencontrâmes une dame accompagnée de sept enfants, dont le plus âgé avait tout au plus neuf ans; cette personne est venue quelques siècles trop tard; à Sparte, on l'eût comblée d'honneurs; pour peu que d'autres y aillent du même train, il ne faudra pas craindre l'extinction de l'humaine engeance.

Au Marteau, je vis un ouvrier occupé à pétrir avec les pieds une espèce d'argile noire dont je lui demandai la destination: «La houille de Liège, me répondit-il, est généralement plus grasse que celle du Hainaut; elle s'enflamme avec plus de facilité, brûle plus vite et laisse peu de résidu; elle n'est donc pas un combustible bien économique pour le pauvre monde, aussi la pilons-nous pour la pétrir ensuite avec de l'argile et en faire des boulets qui se consomment moins rapidement.»

Spa conserve toujours sa même physionomie; des étrangers de tous les coins de l'univers, des Anglais, comme partout, beaucoup de dames aux camélias, des pièces de quarante sous sur la table de la roulette, et chaque année quelques maisons de plus.

L'été de 1860 comptera au nombre des périodes néfastes de cette ville de bains; on n'y voit en ce moment que fort peu de maisons, qui ne soient décorées d'un écriteau portant: maison ou quartier à louer. Aujourd'hui, on vous y offre les logements au rabais, on vous les jette en quelque sorte à la tête comme des almanachs. Cet été, il y a trop de maisons pour le nombre des étrangers qui y séjournent; en 1859, il y avait trop d'étrangers pour le nombre de maisons.

Après un court séjour à Spa, je me dirigeai vers Coö et Stavelot.

L'ARDENNE EN GÉNÉRAL: COO, STAVELOT

En sortant de Spa, la route monte jusqu'à la Sauvenière; puis après avoir traversé un bois, débouche au milieu d'une grande fange (1), premier spécimen des Ardennes. C'est un spectacle grandiose, triste et extraordinaire à la fois, pour un homme accoutumé aux riches et belles terres des Flandres, que celui de ces fanges ardennaises, s'étendant à perte de vue, et entrecoupées par quelques quartiers de roches grises ou brunes, semblables à des monuments druidiques; plus loin, à l'occasion du *faix au diable*, le plus grand bloc *erratique* du pays, je dirai

quelques mots de ces roches; là plus d'habitations, presque plus de végétation; çà et là quelques fougères, beaucoup de bruyères (*Erica vulgaris*), tel est l'aspect d'une fange.

L'Ardenne n'ayant jamais correspondu à une division politique ou administrative, il est bien difficile de lui assigner des bornes exactes; on est généralement convenu d'appliquer ce nom à une étendue de terrain peu fertile, située entre les sources de l'Oise et celles de la Kyll, et s'étendant à l'ouest jusqu'aux dépôts calcaires de l'Entre-Sambre-et-Meuse, et du pays de Herve.

La dénomination d'Ardenne était déjà en usage au temps de César; les uns la font dériver d'*Ardeiana*, déesse des anciens Celtes, d'autres de *Ardu* qui en gaulois signifie *lieu sombre*, d'autres encore, de *Ar*, *lieu élevé* et *denn*, *forêt*.

Cette contrée, partagée aujourd'hui, sous le rapport politique, entre le Grand-Duché de Luxembourg, la France, la Belgique et la Prusse, se distingue de celles qui l'environnent, par sa position, son aspect, sa constitution géologique et ses produits. Quant à sa position, l'Ardenne est plus élevée que tous les pays environnants; elle est une suite de plateaux de texture semblable, également stériles, dont l'uniformité n'est rompue que par les vallées qui les déchirent de distance en distance. L'altitude moyenne de ces plateaux est de 500 à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle en atteint 680 à la Baraque-Michel près de Malmédy, en Prusse, et environ 700 au signal de Botrange, à une lieue de Bastogne. À cause de cette élévation, sous notre zone, le climat de l'Ardenne est extrêmement variable; les étés y sont parfois très chauds, les hivers extrêmement froids et même humides; les nuits toujours fraîches, presque glaciales, et lorsqu'en été on s'est en quelque sorte rôti au soleil pendant le jour, on est souvent obligé de faire du feu le soir pour se réchauffer les membres; c'est ce qui m'est arrivé à la Baraque de Fraiture. Il n'est pas rare que la neige y repose sur les hautes fagnes jusqu'à la fin de mai; en automne, il s'élève du fond des vallées des brouillards tellement épais, qu'ils ne se dissipent habituellement qu'au milieu du jour.

Sans faire attention aux vallées qui la déchirent, l'Ardenne présente une surface légèrement ondulée, formant une pente de la Meuse à la Moselle; ces vallées sont en quelques endroits très profondes et forment des escarpements de plus de 200 mètres de hauteur; le fond en est ordinairement occupé par des cours d'eau quelquefois assez importants. L'ensemble du pays est très romantique, tout y respire la poésie, les accidents du terrain y offrent des points de vue admirables; c'est la Suisse, moins ses sublimes horreurs.

Le sol ardennais présente trois catégories principales de terrains primaires: d'abord le terrain *ardennais*, dont la présence n'a, jusqu'ici, été constatée qu'en Ardenne seulement, et qui se divise en plusieurs massifs: ceux de Stavelot, de Rocroy, de Serpont près de St-Hubert et de Givonne en France. Ensuite le terrain *rhénan*, qui forme en Belgique trois massifs, dont le plus étendu couvre une grande partie de l'Ardenne, depuis l'Oise jusqu'à la Kyll, et en 3^e lieu, une bande de terrain *dévonien*, qui occupe tout l'ouest, depuis Aix-la-Chapelle jusqu'à Avesnes, et qui a pour limites les dépôts calcaires. Ce sol se distingue par la présence des ardoises de différentes espèces, et l'ab-

sence presque complète de calcaire.

Une partie notable de l'Ardenne est presque stérile, et ne présente que de vastes étendues couvertes de fougères, de bruyères, de genêts, de myrtilles et de grandes forêts. Cette stérilité est due à plusieurs causes : la constitution géologique du sol, d'abord, où le peu d'épaisseur de la couche arable et l'absence de calcaire ne permettent pas aux plantes de prendre un développement suffisant ; ensuite l'élévation du sol qui donne des alternatives de froid intense, de grandes chaleurs, et d'humidité trop persistante ; et enfin le mode de défrichement par l'essartage, qui consiste à enlever le gazon, à le brûler sur place et à cultiver ensuite ; la récolte, obtenue de cette façon, est fort maigre, et ce système a en outre l'inconvénient de rendre le sol improductif pour plusieurs années.

Les parties où domine le schiste sont les plus stériles ; elles n'offrent, selon leur position, que des déserts secs ou humides, couverts de bruyères ou renfermant des dépôts tourbeux encore en voie de formation, comme dans les hautes fanges ; là où domine le quartz, s'élèvent de grandes forêts de chênes, de bouleaux, de hêtres dont la végétation est très vigoureuse.

Il y a quelques années, on ne trouvait encore de terres cultivées que le long des rivières et dans les vallées ; aujourd'hui, que de nouvelles routes relient entre elles les localités les plus considérables, les Ardennais se procurent plus avantageusement la chaux et d'autres principes fertilisants ; l'étendue des terres cultivées s'est accrue considérablement et la valeur du sol a augmenté de plus de cent pour cent. Néanmoins, les produits qu'on y obtient laissent encore beaucoup à désirer ; ils se bornent à la pomme de terre, au seigle, à l'avoine ; encore ces deux graminées n'y atteignent-elles ordinairement qu'une hauteur de trois pieds.

Le règne animal se ressent des dispositions des autres règnes ; le bétail y est beaucoup moins développé qu'en Flandre, la chair des animaux plus ferme et moins grasse.

L'habitant des Ardennes est intelligent, sobre, laborieux, hospitalier, poli, et, comme tous les montagnards, d'un caractère extrêmement indépendant.

Le progrès, qui s'empare de tout, est-il destiné à changer la face de l'Ardenne, et à faire de ce désert un pays fertile ? Je l'ignore. Néanmoins, espérons. La roue de la fortune, qui tourne toujours, ne pourrait-elle pas tourner pour tout le monde ? Déjà de vastes exploitations, acquises par de grands capitalistes, s'élèvent en maints endroits ; si elles sont sagement dirigées, elles rendront de grands services au pays. La culture des fanges est loin d'être impossible, seulement elle sera encore longtemps dispendieuse, pénible, et exigera beaucoup de prudence et de frais.

Je suivis pendant quelque temps la grande route de Spa à Francorchamps ; puis, je pris à droite, à côté d'une petite maison, un sentier à peine tracé ; plus loin, je traversai un bois de bouleaux assez maigres, à la sortie duquel je débouchai dans une étroite vallée. Au fond du ravin, entre les arbres, un petit ruisseau coulait avec un murmure musical, semblable aux vagues mélodies des harpes éoliennes ; je le passai sur un pont de bois ; de tous côtés s'élevaient de hautes montagnes boisées, entrecoupées par quelques carrés de terres, dont les récoltes déjà mûres for-

maient, par leur teinte dorée, un contraste avec le fond de roches et de verdure ; à mi-côte, quelques blanches maisonnettes ; plus loin, une cense aux larges ailes ; dans la vallée, au milieu des prairies verdoyantes, semées de fleurs comme la chevelure d'une jeune fille aux jours de fête, paissaient des troupeaux de bêtes à cornes, tenues en respect par des chiens, que guidaient les cris perçants des pâtres. Charmante oasis, où l'on voudrait rêver toujours ! Souvent, en traversant des hameaux inconnus dont le site me plaisait, je me suis demandé : Voudrais-tu habiter ici ? Et je répondais chaque fois : Pourquoi pas ? — C'est que la tranquillité de la campagne possède un charme qui nous enivre ; tout homme, à la vue d'un gracieux paysage, n'éprouve-t-il pas un sentiment de bien-être, de contentement intérieur ? Pourquoi ? Autant vaudrait demander à l'oiseau ce que signifie son chant. — Je poursuivis ma route après m'être informé de la direction que je devais prendre auprès d'une ménagère qui rentrait chez elle, un grand panier à chaque bras. Les femmes des Ardennes portent le même costume que les Flamandes, seulement, au petit chapeau de paille de ces dernières, elles ajoutent un linge en guise de voile... sur le dos.

Après une heure de marche, je me trouvai dans un de ces nombreux villages, postés çà et là dans les montagnes, comme les sentinelles avancées de la civilisation. Un petit ruisseau traversait la rue ; quel est son nom ? Je l'ignore ; en a-t-il un ? Je l'ignore encore ; néanmoins, il coule ; ainsi s'écoulent et passent les jours de l'homme même le plus grand ; après lui, son nom fait encore un peu de bruit sur un petit coin de terre, comme ce ruisseau fait entendre son murmure à quelques pas de ses bords. De pont, point ; d'une enjambée, je franchis ce filet d'eau. Là, au milieu d'une demi-douzaine de maisonnettes, s'élève une petite église en grès, bien basse, bien modeste, à l'ombre de deux gigantesques maronniers dans lesquels des petits oiseaux gazouillaient en sautant de branche en branche ; ils chantaient, ces petits êtres, la bonté divine, qui leur donna une voix et des ailes. Un petit cimetière, vert comme la pelouse d'un château, entoure le temple ; les morts doivent y être bien tranquilles, et mieux qu'au Père Lachaise ; les visiteurs importuns ne viennent pas profaner leur repos. Ce petit hameau n'est-il pas en miniature ce que nous voyons partout dans le monde ? Un chemin, des cultures, un cimetière ! Toujours le champ de la mort à côté de celui de la vie. N'est-ce pas le résumé de toute notre existence ? L'homme marche, mange et meurt ; sa dépouille retourne ensuite à la terre pour féconder la tige de nouvelles plantes, qui, à leur tour, aideront à vivre à d'autres êtres. Dans les tableaux de la nature vivante, la mort est toujours là pour donner le dernier coup de brosse. Le chemin de la vie est semblable aux routes de l'Orient, bordées de tombeaux.

Tandis que je m'abandonnais à ces réflexions, un convoi funèbre sortit de l'église, et se dirigea vers une fosse ouverte, sans pompe, sans chars, sans musiciens, sans coups de carabines, sans toute cette grandeur trompeuse, qui entoure parfois les morts pour aveugler les vivants sur le néant de leur nature : ici, un prêtre, un enfant de chœur, quelques parents en larmes, rien de plus ; n'est-ce pas assez ?

À cet endroit, je me trouvai à peu près au centre du massif de terrain ardennais de Stavelot. Ce terrain, qui se

compose principalement de roches schisteuses et quartzeuses, est divisé en trois étages : l'étage moyen qui domine ici, fournit des ardoises de qualité secondaire ; il s'en trouve aussi une espèce plus molle que les autres et qu'on exploite pour servir à écrire sur les plus dures.

Parfois dans cet étage, les ardoises sont fortement colorées en noir, comme à Profondruy près de Stavelot, ce qui y a fait croire à la présence de la houille, mais les recherches n'ont pas confirmé cette idée.

Au bout de quelque temps, j'arrivai aux bords de l'Amblève ; je la longuai, en suivant un petit sentier formé de cailloux que lave en passant l'eau de la rivière ; peu après, le sentier décrit une courbe, et alors je me trouvais en face de la cascade de Coö, dont j'avais entendu de loin le bruit.

J'avais marché pendant quatre heures. D'après les renseignements que j'avais pris en route, je n'aurais pas dû m'attendre à faire une aussi longue course. À quelque distance de Spa, un paysan me dit qu'en deux heures et demie je serais à la cascade, et il m'indiqua le chemin que je suivis ; une demi-lieue plus loin, on me dit que j'avais encore devant moi trois petites lieues de chemin ; plus loin, j'en avais encore trois grandes. Il paraît qu'on connaît bien les distances en Ardenne : le but fuyait devant moi à mesure que j'en approchais.

C'était une nouvelle édition du supplice de Tantale.

À mon avis, la cascade de Coö est presque une mystification : là, l'Amblève, après avoir contourné un rocher, s'échappe par une ouverture de la montagne, pour aller retrouver son niveau. La chute, qui a quelques mètres d'élévation, est d'un effet assez pittoresque : mais ce qui l'empêche d'être grandiose, c'est le paysage qui l'encadre : on aimerait à la trouver au milieu d'un bois, dans un site isolé, et non près d'une grande route, qui passe au-dessus au moyen d'un pont fort prosaïque. Les rochers de la cascade sont composés de quartz et de schiste ardoisier gris bleuâtre.

Pendant que je regardais la chute, une vieille femme vint m'offrir un petit bouquet et me présenter de jeter un chien dans la cascade pour me faire jouir des culbutes du pauvre animal ; je pris le bouquet et refusai l'expérience du chien.

Il y a quelques années, un Anglais voulut juger par lui-même des impressions que produit cette espèce de supplice, réservé ordinairement aux chiens ; il se jeta à l'eau d'un côté du pont, et roula avec les flots de l'autre côté. Quand on le repêcha, il n'était pas tout à fait mort, mais peu s'en fallait ; la curiosité de milord était satisfaite et cela lui suffisait.

La curiosité est presque toujours pour quelque chose dans les maux qui nous accablent. Les plus tristes exemples ne parviennent pas à guérir l'humanité de ce défaut. Grâce à lui, la femme de Loth fut changée en sel, et mise ainsi à même de servir de provision de ménage à monsieur son mari : quelle décadence ! À la vérité, ce n'était pas toute perte. Pis que cela, ce même défaut enleva Eurydice à Orphée, et l'Amour à Psyché ; piquée par cette même tarentule, Pandore ouvrit la boîte qui renfermait tous les malheurs, et l'Anglais de la cascade faillit passer à l'état de fricandeau.

De Coö à Stavelot, il y a deux routes, l'une carrossable et commode, l'autre, qui traverse la montagne et les bois, n'est qu'un sentier rude, escarpé et difficile ; deux personnes ne peuvent y marcher de front.

Après avoir dit adieu à la cascade, je pris la seconde route ; la montée est extrêmement rapide, néanmoins, je ne voulais pas me laisser vaincre par les difficultés ; à chaque pas, les cailloux roulaient sous mes pieds, jusqu'au bas de l'escarpement, et plus d'une fois je manquai de dégringoler avec eux.

La sueur décollait en grosses gouttes le long de mes tempes, je soufflais comme uu soufflet de forge. Que m'importait ? N'étais-je pas soutenu dans les bras de la jeunesse, cette charmante magicienne dont les caresses inconstantes font oublier toutes les fatigues ? Enfin j'arrivai au haut de la montagne où je m'assis sur un quartier de roche. Je ne l'avais assurément pas volé ce court instant de repos !

Une petite fille, qui gardait sa chèvre près de cet endroit, s'enfuit à mon approche ; il paraît que les naturels de ce pays n'aiment pas à être dérangés dans leurs occupations.

Après m'être remis un peu de ma fatigue, je recommençai à marcher, et me trouvai bientôt sur la lisière du bois. Un magnifique tableau s'offrit alors à ma vue : auprès de moi, une montagne en grès rouge, couverte çà et là d'un peu d'herbe, à mes pieds une belle vallée, où la verdure des prés alternait avec la teinte dorée des moissons ; à travers cette plaine, comme un serpent d'argent, la route de Vielsalm, roulant ses méandres ; à ma gauche, dans un bas-fonds, Stavelot montrant au loin son clocher d'ardoises, et les vastes bâtiments de son ancienne abbaye ; et devant moi, au fond du paysage, deux larges montagnes aux flancs boisés, du pied desquelles l'Amblève s'échappait en grondant. Singulière Amblève ! Elle a ceci de commun avec les roquets, que partout où je l'ai rencontrée, je ne l'ai vue que grondant : peut-être trouve-t-elle trop dur son lit de cailloux : mais qu'elle se console et patiente un peu ; il est question de la canaliser ; elle y gagnera en commodité, mais y perdra en pittoresque. Le confortable est rarement poétique. Au reste, ce travail ne coûtera que quelques centaines de mille francs par lieue ; faudrait-il reculer devant une pareille bagatelle ?

Le grès rouge, dont j'ai parlé tantôt, forme en cet endroit un massif de peu d'étendue, mais assez puissant, reposant sur le terrain ardennais. Il est connu généralement sous le nom de poudingue de Malmédy et se compose de gros cailloux, colorés en rouge par l'oxyde de fer. Cette espèce de roche appartient au terrain triasique. Je me rappelle avoir vu dans les Vosges, du grès rouge qui a une grande analogie avec celui de Stavelot ; dans le Taunus, où il s'en trouve également, sa consistance permet de l'employer à construire les édifices ; le château du duc de Nassau à Biberich, la cathédrale de Mayence ; un grand nombre de monuments et d'habitations particulières de ce pays en sont bâtis.

Un peu avant d'entrer à Stavelot, je côtoyai une haie qui sépare un jardin de la voie publique ; le son d'une voix fraîche et pure frappa mon oreille ; j'écoutai, la voix chantait la jolie romance du *Ne m'oubliez pas* :

Petite fleur jolie,
Doux *Ne m'oubliez pas*,
Joyau de la prairie,
Qui ne te connaît pas?
Sous l'haleine embaumée
Du printemps renaissant
Ta corolle azurée
Se balance gâiment.
«Je suis, dis-tu tout bas:
Le *Ne m'oubliez pas*.»

Comme une voix chérie,
Gentille et fraîche fleur,
La suave harmonie
De ton nom parle au cœur;
Je m'imagine encore,
Entendre le doux son
D'une voix que j'adore,
Et qui redit mon nom,
Me promettant tout bas
De Ne m'oublier pas!

Promettre coûte peu, tenir est autre chose! J'aurais voulu découvrir la fauvette dont les doux accents venaient de me charmer; mais mes regards avaient beau plonger à travers la haie, interroger les massifs, peine perdue, l'oiseau s'était envolé. Charmante chanteuse, qui crois encore, puisses-tu conserver longtemps tes illusions et ta jolie voix!...

J'allai descendre à l'*Hôtel d'Orange*, et m'en trouvai bien; bon gîte, bonne table et bon marché; en demanderait-on davantage au pays de Cocagne? Je ne vois pas la nécessité d'avoir des murailles de jambon et des meubles de pain d'épice; cela ne nous conduirait qu'à coucher de temps à autre à la belle étoile, pour peu que nous fussions gourmands, fi donc!

Stavelot commence à perdre un peu son type ardenais; ses constructions les plus récentes ont déjà emprunté leurs proportions à cette architecture uniforme, qu'on retrouve dans les habitations modernes du monde entier. Comme partout, dans ce pays, une forte odeur de tannerie vous y prend à la gorge.

L'ancien monastère des Bénédictins occupe toute une partie de la ville; il appartient aujourd'hui à la famille Nicolaï, qui a converti les bâtiments en hôpital, et abattu les arbres du parc. Cette abbaye et celle de Malmédy n'avaient autrefois qu'un même abbé; autrefois aussi, Stavelot était le siège d'une petite principauté, dont l'abbé, en même temps prince du Saint-Empire, était souverain. On conserve dans l'église les reliques de saint Remacle, évêque de Tongres au VII^e siècle, et qui est regardé comme le fondateur du monastère. — Il est à remarquer que ce saint Remacle est un véritable Jean-fait-tout pour les Ardennais: il a bâti des abbayes, fondé des villes, fait des kyrielles de miracles, que sais-je encore? Charlemagne a le même caractère pour certaines contrées germaniques; demandez-y qui a élevé telle forteresse, construit tel palais, jeté tel pont: C'est *Chaalemagne*, toujours *Chaalemagne* (2). J'ai vu en Allemagne, je ne me rappelle plus bien où, un édifice qu'on attribuait au grand Empereur, et qui datait de plus de cinq siècles après sa mort. Ici, saint Remacle a non seulement fondé l'abbaye, mais encore la ville de Stavelot, à laquelle il a imposé un nom.

Quelques auteurs, des savants, vous diront que Stavelot vient de *stabulum*, étable; d'autres lui trouveront une étymologie tout aussi ingénieuse; oyez plutôt ce qu'en dit la

légende:

Quand saint Remacle bâtissait son abbaye, il employait des ânes au transport des matériaux; un beau jour, certain loup des environs, ayant faim, se mit en tête de goûter chair d'ânon, et dévora un des serviteurs à longues oreilles du prélat. Celui-ci en fut averti, et alla trouver le vorace délinquant; il n'eut pas de peine à le reconnaître, la légende ne dit pas à quel indice; peut-être était-il affublé de la défroque de sa victime, car c'était en hiver. Saint Remacle somma le coupable de remplacer l'âne mangé; mais comme messire loup n'avait pas pour le moment d'âne sous la griffe, j'allais dire sous la main, l'évêque lui intima l'ordre de le suivre; en peu de jours, il parvint à le dresser à la besogne de l'âne et en fit un porteur très obéissant. Quand le loup était arrivé à l'endroit où il devait s'arrêter, saint Remacle disait: *Sta, leu*, arrête, loup, et le loup s'arrêtait.

De *Sta leu* est venu *Stavleu* et enfin *Stavelot*; pourquoi pas? N'y a-t-il pas, de par le monde, des étymologies beaucoup plus baroques?

(1) Fange ou fagne vient de l'allemand *veenen* qui signifie terrain tourbeux.

(2) C'est ainsi qu'on prononce ce nom en Allemagne.

LE FAIX AU DIABLE - VIELSALM - LA BARAQUE

En quittant Stavelot, je suivis le cours sinueux de l'Amblève, à travers les bois et les rochers, jusqu'à Trois-Ponts. Ce village, encaissé entre de hautes montagnes, est dans une situation des plus romantiques; il emprunte son nom à trois ponts, jetés sur l'Amblève et la Salm.

Entre Stavelot et Wanne, près de Trois-Ponts, au haut de la fagne, se trouve un monolithe de quartz brun veiné de blanc, de 700 à 800 mètres cubes. On l'appelle dans le pays le *faix au diable*. Ce rocher est remarquable par son isolement et la grande élévation à laquelle il se trouve. Comme il y a dans les environs peu de roches de la texture du *faix au diable*, on a cru pouvoir le ranger dans la catégorie des *blocs erratiques*. Certains auteurs ont avancé, à propos de ces blocs, qu'ils ont une origine semblable à celle des *moraines*, ou amas de fragments de roches, que les glaciers emportent dans leur marche graduelle; il ne faut pas, cependant, trop se hâter de les considérer comme différents des rochers sur lesquels ils reposent, car, bien souvent, les débris qui en couvrent le pied, ne permettent pas de reconnaître la nature des roches en place. L'existence des blocs erratiques est encore un problème.

Les savants tâchent de l'expliquer de différentes façons plus ou moins satisfaisantes, mais: *adhuc sub iudice lis est*. Quel que soit le pouvoir de la science, les facultés de l'homme ont des bornes bien étroites, et Dieu semble avoir dit au génie, comme autrefois à l'Océan: Tu n'iras pas plus loin. — La légende, qui ne s'arrête pas devant un aussi mince obstacle, plus osée que la science, s'est chargée d'expliquer l'origine du *faix au diable*. Voici:

J'ai dit plus haut que saint Remacle est le fondateur de l'abbaye de Stavelot; ce fait a une connexion intime avec le récit que je vais faire.

Le saint se promenait un jour à l'endroit qu'il avait choisi pour y élever son abbaye, et communiquait ses

plans au disciple qui l'accompagnait. Satan par hasard vint à passer; il entendit ce dont il était question, fit la grimace, et rentra chez lui fort mécontent: le projet de l'évêque de Tongres ne faisait pas son affaire. Quelque temps après, saint Remacle, fort de l'esprit de Dieu, et se souciant bien peu de l'esprit du mal, se mit à l'ouvrage. Messire Satan l'apprit, et fit une grimace encore plus affreuse que la première.

Il s'enferma dans son cabinet, prit sa tête entre ses deux griffes, se boucha les oreilles, en ramena les extrémités velues sur ses yeux, et dans cette position, sûr de ne voir, ni n'entendre, à l'abri des distractions, il se mit à réfléchir aux moyens d'empêcher l'achèvement du monastère.

Mais les idées ne venaient pas, et les murs croissaient à vue d'œil comme des champignons. On eût dit que les anges eux-mêmes s'étaient mis de la partie. Les choses allèrent même tellement bon train, que lorsque maître Satan, de dépit de n'avoir rien trouvé, cessa de réfléchir, il fut bien surpris de voir l'édifice achevé; on était même à la veille d'en faire la dédicace, et les moines y étaient déjà installés. À cette vue, le noir seigneur, comme disent les Anglais, *the black gentleman*, fit un bond tellement violent qu'il rompit sa chaise, et poussa un rugissement formidable, que répétèrent les échos de la sombre demeure. Il sortit furieux; il se démenait comme s'il avait pris un bain d'eau bénite; il erra longtemps. Enfin, loin, bien loin de Stavelot, il trouva un grand et beau bloc de quartz brun veiné de blanc; à cet aspect, une idée subite illumina son noir cerveau, et il se dit: «Voilà mon affaire, à nous deux, père Remacle». Aussitôt Satan charge le bloc sur ses épaules, et prend le chemin de l'abbaye. Son dessein était de lancer son fardeau sur le toit de la chapelle pendant la cérémonie de la dédicace, afin d'enfoncer la voûte et d'écraser les religieux sous les débris. Mais qui compte sans son hôte, compte deux fois, dit le proverbe, et le diable était dans ce cas.

La nuit même, un ange apparut à saint Remacle, et l'avertit du danger qui le menaçait; aussitôt, l'évêque assemble ses religieux et leur fait part de l'affaire: «Si quelqu'un, dit-il en finissant son discours, connaît un moyen pour conjurer le mal, qu'il parle». Alors le portier du couvent, petit homme, gros et joufflu, se lève:

— Monseigneur, dit-il, j'ai une *idée*, avec votre permission.

— Tu as une *idée*! fit le saint stupéfait. Eh bien! parle.

Plus d'une personne sera sans doute aussi étonnée que saint Remacle, en apprenant qu'un portier put avoir une idée; et ce n'était pas encore le siècle de progrès comme aujourd'hui!

Le portier, ayant la parole, expliqua ce qui avait germé sous son capuchon. L'évêque sourit, lui permit d'exécuter son projet, et lui donna sa bénédiction. Là-dessus frère Antoine se mit à l'œuvre; il prit une trompe et s'en alla sonner de son instrument à tous les carrefours, annonçant à ses auditeurs surpris: «Que tous ceux qui avaient chez eux de vieux souliers, de vieilles semelles, de vieilles tiges de bottes, étaient invités à les apporter à l'abbaye.»

En moins d'une heure, frère Antoine se vit en face d'une montagne de cuir; il mit le tout soigneusement dans un grand sac qu'il chargea sur son dos, et partit; il traversa l'Amblève, gravit le petit sentier qui grimpe vers

la haute fange et se porta au-devant du diable.

Sur sa route il rencontra bien des gens qui lui dirent:

— Mais, frère Antoine, où allez-vous en cet équipage? Et frère Antoine répondait invariablement:

— Braves gens qui me questionnez, laissez-moi faire et passez votre chemin, j'ai mon *idée*.

Et, au fait, l'idée de frère Antoine...

Était bien la meilleure,

Et nous allons le prouver tout à l'heure.

Le portier était arrivé près de Wanne, quand il vit venir à lui son adversaire. Il le reconnut à ses pieds fourchus, à ses griffes, à ses cornes, et au rocher qu'il portait.

Maître Satan venait de gravir la pente qu'on appelle le *Tier au diable*, et quoiqu'il eût les reins solides, son fardeau lui pesait lourd; il n'y a là rien de bien étonnant. Or donc, le compère était fatigué, et la chaleur du soleil aidant, il suait à grosses gouttes. Parvenu au faite de la montagne, il s'arrêta pour se reposer, sans toutefois déposer sa charge; les gouttes de sueur tombaient de son front dru comme grêle sur le rocher; elles y creusèrent un petit lit, et le tiède liquide de cette source d'un nouveau genre, qui n'est pas tarie, alla au loin se perdre dans la Salm. Cependant frère Antoine avançait d'un pas grave, et faisait semblant de ne pas remarquer la présence du *black gentleman*. Celui-ci l'arrêta au passage:

— Hé, camarade!

— Camarade? — Quoi?

— Y a-t-il loin d'ici à Stavelot?

— Vous allez à Stavelot, vous? avec ce pavé-là? Bonne chance!

Et frère Antoine continua son chemin.

— Hé, camarade!

— Eh bien! quoi?

— Un moment, écoutez! vous voyez que je n'en puis plus!

— Ça ne m'étonne pas! Est-ce avoir le sens commun que d'aller se charger d'un pareil briquet! Le diable en viendrait à peine à bout!

Satan sourit à la manière d'un chat qui boit du vinaigre: mais l'air bonhomme de frère Antoine le trompa.

— Ah ça, continua le moine, je voudrais bien savoir ce que vous comptez aller faire à Stavelot avec ce carreau-là?

— Moi?... Mais... je vais l'offrir au père Remacle pour lui aider à bâtir son couvent.

Il mentait, le coquin! frère Antoine parut ne pas s'en apercevoir, il avait son *idée*.

— Dans ce cas, dit-il, vous suerez encore plus d'une fois avant d'y être, allez!

— Y a-t-il donc si loin? — Et quelle distance?

— Quelle distance? quelle distance!, je ne le sais pas moi-même; mais le fait est qu'il y a loin.

— Vous vous moquez!

— Nenni! Je le sais bien moi, puisque j'en viens. Et tenez:

Là-dessus, frère Antoine vida aux pieds de Satan son sac de vieux souliers, jusqu'au dernier brin.

— Voilà, dit-il, tous les souliers que j'ai portés depuis mon départ de Stavelot; il y en a de toutes les formes et de toutes les dimensions.

— Eh, mais!

— Ceux-ci, dit-il encore, en désignant une paire de souliers d'enfants, veufs de leurs semelles, je les avais quand je suis parti, et ainsi du reste; faites-moi le plaisir de compter; si, après cela, le cœur vous en dit encore, bon voyage!

Messire Satan jeta un regard triste et découragé sur ces tas de vieux cuir; il y lisait clairement l'impossibilité d'empêcher la dédicace de l'abbaye.

Les paroles du portier, semblables à une douche d'eau glacée, avaient soudainement refroidi son courage; il laissa glisser de ses épaules son fardeau, qui, en tombant faillit écraser le malin moine, et lançant aux quatre points cardinaux un horrible blasphème, il disparut. — Frère Antoine, riant dans sa barbe du succès de son idée, reprit allègrement le chemin de Stavelot; il raconta le tout à saint Remacle qui fit mentionner au livre d'or de l'abbaye l'exploit de son portier.

Le diable... honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Les moines restèrent depuis lors paisibles possesseurs de leur couvent, jusqu'à la révolution française, qui prit sur elle, en les chassant, de venger la déconvenue de Lucifer. Le *faix au diable* est toujours resté au même endroit, et jusqu'ici aucun effort humain n'est parvenu à l'en arracher.

Entre Trois-Ponts et Vielsalm, dans une vallée, se trouve le village de Grand-Halleux, composé d'une trentaine de maisons: c'est beaucoup en Ardenne; cette vallée contraste par sa fertilité avec le reste du pays que je venais de parcourir. Des champs bien alignés, de beaux vergers, quelques bouquets de bois sur le versant des montagnes, partout un air de propreté et d'aisance, y offrent un ensemble agréable, où la vue aime à se reposer, après que l'on vient d'admirer les âpres beautés des roches incultes. Je m'arrêtai, pendant quelque temps, dans cette espèce d'oasis, et ne la quittai qu'à regret. La vue continuelle du spectacle imposant et terrible des convulsions du globe, finit par lasser; l'homme, alors, comprend trop sa petitesse, il s'y sent écrasé. Je croyais l'aspect du pays définitivement changé, mais je me trompais; au détour de la route, je me vis subitement en face d'une roche énorme, la plus élevée de celles que j'avais vues jusqu'alors. C'était la roche de Hour. Les brusques arêtes de ses cimes dentelées la font ressembler à une ruine gigantesque.

Les circonstances dans lesquelles je me trouvais ajoutaient encore à l'effet que cet aspect produisit sur moi: je sortais d'une vallée riante et fertile, où, si j'étais poète, j'aurais rêvé l'épique, quand tout à coup, cette roche vient étaler devant moi la menaçante majesté de ses pics de granit, dorés par les derniers rayons du soleil couchant.

Grand-Halleux se trouve au milieu d'une bande de terrain ardennais de l'étage inférieur; les ardoises y sont feuilletées, d'une couleur gris pâle, verdâtre, ou bleuâtre et d'un aspect mat. Ces roches, à la surface du sol, sont presque toujours altérées, mais sur le flanc des escarpements, comme aux rochers de Hour, il est facile d'en saisir la structure. (...)

Une heure plus tard, je vis poindre au loin des clochers

de Vielsalm. Le voyageur qui entrerait dans la ville du côté opposé, ne se douterait pas de l'aspect étrange et imposant que cette ville offre du côté de la route de Stavelot; de là, on la voit huchée sur une manière de promontoire, que forme la roche en s'arrêtant brusquement au milieu de la vallée; au pied de cette muraille naturelle, s'étend une fange tourbeuse, au milieu de laquelle serpente la Salm; et derrière la ville, les grandes ardoisières élèvent leurs cimes orgueilleuses aussi haut que porte la vue.

Vielsalm, forme le centre d'un canton où domine l'étage supérieur du terrain ardennais, qui, de là, a pris le nom de Salmien. Il renferme moins de quartz que les étages moyen et inférieur; on y exploite beaucoup d'ardoises d'une qualité fort estimée, qui servent à couvrir les toits; cependant, elles ne se laissent pas diviser en feuilletés aussi minces que celles de l'étage inférieur. L'étage supérieur est généralement moins élevé que les deux autres, néanmoins à la Baraque de Fraiture il atteint une hauteur de 560 mètres.

À une petite distance de Vielsalm, se trouve le village de Salmchâteau, dans un des sites les plus sauvages de la contrée: sur la crête d'un rocher, à droite, sont perchées, comme un nid d'aigles désert, les ruines de l'ancien château des comtes de Salm, et à gauche, se dressent les cinq pics noirâtres des ardoisières, au pied desquelles se groupent les maisons du village avec leurs murailles en pierre de taille et leurs toitures d'ardoises. Les rochers de Salmchâteau et de Petit-Sart, village situé près de là, appartiennent comme ceux de Vielsalm, à l'étage supérieur, mais s'en distinguent néanmoins par la présence d'un coticule jaunâtre dont on fait les *pierres à rasoirs*, en ayant soin d'y laisser adhérer un peu de phyllade. Ces pierres sont l'objet d'un commerce considérable.

Salm appartenait jadis à la puissante famille des princes-comtes de Salm, qui descendaient de l'empereur Henri I.

Le petit-fils d'Henri, Herman, mort en 1165, laissa deux fils; l'un, Henri, est le chef des princes de Salm de Lorraine, éteints dans la ligne masculine en 1560; l'autre, Conrad, continua la maison de Salm en Ardenne, éteinte en 1415 dans la personne de Henri IV, qui nomma pour son héritier, Jean, seigneur de Reiferscheid. Les Salm-Reiferscheid se divisèrent en trois branches qui furent dépossédées à l'époque de la Révolution française de 1789.

Elles reçurent en dédommagement des biens en Franconie, en Bohême, et dans le Bas-Rhin. Le chef d'une de ces branches, le prince de Salm-Dyck, a établi dans son château de Dyck, près de Dusseldorf, un magnifique jardin botanique, et publié des notices sur un grand nombre de plantes rares. (...)

Le jour baissait sensiblement, et je me proposai d'attendre à Salm le passage de la malle-poste qui devait me conduire à La Roche, en passant par la Baraque de Fraiture. Quel singulier nom, me disais-je, n'est-ce pas plutôt baraque de *friture*, une manière de guinguette, comme on en voit par centaines autour de nos grandes villes! Mais non, le poteau du chemin dit bien: Fraiture, en toutes lettres; d'ailleurs, une guinguette dans un désert!... Telles étaient mes réflexions, et d'autres encore,

pendant que je crayonnais les ruines du château des princes de Salm, éclairées par les rayons de la lune. Un monsieur, fort bien mis, muni comme moi d'un carnier, et de plus que moi, la boutonnière ornée du petit chiffon rouge, qui fait faire tant de folies à des hommes réputés sages, vint à passer près de moi. Je lui demandai d'où venait la dénomination de Baraque de Fraiture.

— «Lorsqu'on perça cette route, me dit-il, il y a quelques années, un homme de Fraiture, petit village à quatre lieues d'ici, bâti, à l'endroit où les routes se croisent, une baraque de roseaux et d'argile. Comme c'était là, à peu près, la seule habitation qu'on rencontrât dans un long parcours, tout le monde s'y arrêta; le pauvre diable a fait fortune; il a remplacé sa hutte par une maison en pierres qui a conservé, et conservera probablement toujours le nom de Baraque de Fraiture. C'est aujourd'hui la station des malles entre Liège, Houffalize, Vielsalm et la Roche.»

Quand le monsieur m'eut quitté, je mis mon croquis dans mon carnier, et me dirigeai vers une auberge située à quelques pas de moi. Avant d'y entrer, je regardai l'enseigne: sous prétexte d'un cheval et d'une charrette, tout un côté de la maison était bariolé des couleurs les plus impossibles, et sur un fond vert de mer, se détachaient ces mots, en gros caractères rouges: *À la maison des charretiers*. Au lieu d'entrer, je préférâi m'asseoir un peu plus loin, sur un quartier de roche, au bord de la route.

Bercé sur l'escarpolette des rêves que faisait naître en moi le site où je me trouvais, j'écoutai le murmure du ruisseau qui coulait à mes pieds, et le sifflement d'un léger vent du soir entre les branches; c'était une de ces nuits claires et fraîches, exhalant un parfum de douce poésie qu'on ne trouve que dans le pays des montagnes. La lune, cette charmante fée que tous les poètes ont chantée, alors dans son plein, semblait sourire à la création; quelques rares nuages, qui seuls diapraient l'azur des cieux, venaient de temps en temps rouler, autour de son disque argenté, leurs gazes transparentes: les ombres des arbres prenaient à sa lueur des formes fantastiques. Absorbé dans la contemplation de ce qui m'entourait, au milieu du silence recueilli de la nature, je me laissai aller à des idées étranges; des souvenirs de la mythologie du Nord s'emparèrent de mon cerveau, je croyais entendre le cri des elfes, ou le doux chant des ondines, sortant de leurs grottes humides, pour venir prendre leurs ébats sur le bord des fontaines.

Je fus soudain tiré de ma rêverie par le bruit uniforme des grelots de la malle; pauvres haridelles de louage! Est-ce pour toutes les folies que vous êtes obligées de traîner, que vous portez les mêmes insignes que Momus? Peu après, je me trouvais installé sur le banc du fond, dans une voiture très équivoque sous le rapport du confortable. Devant moi, à côté du cocher, ronflait un voyageur, que j'avais dû déranger pour gagner ma place; c'était un gros homme, avec des cheveux en oreilles de chien, sortant d'une casquette en peau de renard, une blouse bleue, un nez en pied de marmite, bourgeonné comme un cornichon, une bouche d'hippopotame, une carrure à porter la pyramide de Chéops, et un ventre rond comme une locomotive, où venaient se croiser deux grosses pattes rouges, qui ne ressemblaient que de loin aux mains d'un homme civilisé. Le physique de ce monsieur me le fit soupçonner

d'exercer le métier de marchand de cochons; un bâton noueux, suspendu à son cou par une courroie, me raffermît dans mon idée. À ma droite, et ne dormant pas, j'avais un de ces êtres hybrides dont l'existence tient de l'épervier, de la pie et du canard sauvage, et qu'on est convenu d'appeler commis voyageur: figure ovale et maigrette, teint de soupe au lait, barbe inculte d'un blond insolent, à reflet de soleil couchant, un chapeau Garibaldi, dont la couleur d'oignon brûlé attestait qu'il était jadis sorti noir du magasin; tel était l'individu: une redingote-puce l'enveloppait tout entier comme un étui.

Pour peu que celui-ci, me dis-je, soit, comme messieurs ses collègues, un moulin à paroles, je n'aurai pas le loisir de dormir, à l'exemple de cet honnête négociant en jambons; je n'avais pas plutôt formulé ce monologue, que le voisin-puce prit la parole; heureusement, j'étais moi-même plus disposé à causer qu'à dormir.

— Quelle belle nuit! dit-il.

Ciel! pavillon de l'homme, admirable nature!

Vous savez?

— Parfaitement! monsieur est poète?

— Hum! Et il se mit à fredonner un air d'opéra, en l'écorchant un peu. — Quelle musique divine!...

— Monsieur est musicien?

— Hum!...

— Ce n'est sans doute pas la première fois que monsieur visite les Ardennes?

— Ma foi, non! hélas! — Tenez, monsieur, voilà bientôt dix ans que je *trimbale* dans ce pays pour les vins et spiritueux de la maison Durangeau, Mignolard et C^{ie}, et il ne se passe pas un jour que je ne regrette le beau temps de l'harmonie!

— De l'harmonie?... Monsieur est fouriériste?

— Beaucoup, monsieur!

— Et vous avez été obligé de quitter les douceurs de la vie harmonienne?

— Que voulez-vous? «Pas d'argent, pas de Suisses» et notre communauté, faute de cet or qui n'est qu'une chimère, a vécu ce que vivent les roses; voilà pourquoi, monsieur, depuis dix ans, je bats les chemins et les buissons, pour trouver des clients à la maison Durangeau, Mignolard et C^{ie}.

Mon commis voyageur ne demandait qu'à causer, je le laissai faire; j'étais d'ailleurs curieux de connaître la manière de vivre des harmoniens. Pendant ce temps, le conducteur fumait avec frénésie; ce qui me fit supposer qu'il se souciait fort peu de la théorie «des quatre mouvements» et voulait couper le sifflet à mon interlocuteur, en l'enfumant comme un renard dans son terrier; quant à M. le marchand de cochons, son unique signe de vie était une musique assez semblable au roucoulement de sa marchandise; je respectai le sommeil de ce juste; que lui importait l'harmonie? Ce fut donc au milieu d'un nuage de fumée, au son des *largo* mélodieux du voisin de face, que la redingote-puce me fit le récit des vicissitudes de son existence. (...)

Tandis que j'écoutais, nous passâmes auprès du Colan-Han, point le plus élevé de cette partie des Ardennes, qu'on aperçoit de plusieurs lieues à la ronde. Cette mon-

tagne se distingue des autres, par sa forme conique, son isolement, sa position et son élévation; vue des hauteurs environnantes, elle produit l'effet d'un volcan éteint. Un peu plus tard, la voiture s'étant arrêtée devant la Baraque de Fraiture, nous descendîmes. Trois ou quatre personnes se trouvaient accroupies dans l'âtre devant un feu de bois, dont la lueur vacillante et incertaine éclairait seule une chambre basse, encombrée de sacs de grains; quelques escabeaux, semés çà et là dans la place, et une table boiteuse formaient l'unique mobilier de ce restaurant ardennais; l'hôte veut sans doute que sa maison continue à mériter la dénomination de baraque; il s'y prend bien. Dans ce taudis fort peu ragoûtant, il me fallait attendre l'arrivée de la malle de Liège, avant de pouvoir partir pour La Roche. Afin de passer le temps, j'allumai un cigare, demandai du café, et me mis à causer avec l'hôte, au cri-cri de l'eau qui chantait dans le coquemar en fer de fonte, suspendu à la crémaillère de l'âtre. C'était là, du reste, ma seule ressource; le marchand de cochons s'était fourré dans un coin et ronflait entre les sacs de farine, et le commis voyageur harmonien avait pris une autre direction.

Lorsque l'armée française passa, en Russie, l'hiver de 1812, il faisait un froid tellement intense, que la peau des soldats se détachait par lambeaux, quand ils touchaient la ferrure de leurs armes; il ne faut pas aller jusqu'en Russie pour avoir un échantillon de cette froidure; les habitants de la Baraque me dirent que, pendant les hivers rigoureux, il leur arrive parfois la même chose, lorsqu'ils veulent tourner le bouton de la porte; cela ne doit pas étonner, quand on pense qu'au moment où je m'y rencontrais, pendant une nuit d'été, je m'estimais heureux d'être devant un bon feu.

Un domestique me servit le café. La demi-obscurité qui régnait dans la pièce ne me permit pas de juger de la qualité de la liqueur, mais je fus désagréablement surpris lorsque j'y portai les lèvres; au lieu de la boisson réconfortante et anti-somnifère que j'attendais, je ne trouvai qu'une espèce de boue, qu'il m'était impossible d'avaler; le brouet noir des Spartiates était meilleur, j'en suis sûr. «C'est le café du pays, me dit l'hôte, ici on a l'habitude de le bouillir avec le marc au fond.» Le café préparé de cette façon, n'est, certes, pas mauvais, mais il faut au moins se donner la peine de le filtrer, pour le rendre potable; malheureusement, ce n'est pas la mode du pays; que voulez-vous? autres pays, autres mœurs, et autre café. Triste Baraque de Fraiture, allez!

LA ROCHE SUR L'OURTHE - SAINT-HUBERT

Il était minuit quand nous arrivâmes à La Roche; en entrant en ville, le postillon sonna du cor, les échos de la montagne répétèrent son appel, puis tout rentra dans le silence.

Minuit, c'est l'heure des crimes, des revenants et des loups-garous. En dépit de cette tradition, je traversai paisiblement la petite ville où tout le monde reposait: personne ne me prit à la gorge pour me demander *la bourse ou la vie*, je ne vis de loups-garous d'aucune espèce, pas même de veilleurs de nuit, et aucun fantôme, blanc ou autre, n'apparut au haut des ruines. La lune seule, vieille connaissance qu'on retrouve partout, s'amusait à brosser des effets de lumière entre les créneaux et sur les murs à

moitié écroulés. En toute autre occasion, je me serais arrêté longtemps à regarder son capricieux ouvrage, mais, pour le moment, la fatigue et le sommeil, tous deux médiocres enthousiastes, me poussaient d'un autre côté.

J'allai loger dans une auberge décorée du nom prétentieux d'*Hôtel de l'Europe*. J'ai remarqué que les maisons, où l'on donne à boire ou à loger, portent partout des noms extrêmement ronflants; le moindre bouchon qu'on rencontre le long de la route, et où les poules vivent en communauté avec les maîtres du logis, s'appelle: Café de France, Café Belge, Café Neuf, Café du Renseignement, Café Royal, etc. Loin de moi, cependant, de faire la moindre réclamation contre l'Hôtel de l'Europe; j'y fus bien logé, bien nourri, et presque pour rien.

L'origine de La Roche est très ancienne; un auteur la fait remonter aux Romains, et avance qu'elle était une espèce de camp retranché, comme ces conquérants en avaient établi sur différents points des Gaules. Cela n'est cependant pas prouvé, et on ne trouve aucune trace d'antiquités antérieures à la domination carlovingienne. Les parties les plus anciennes du château appartiennent à cette époque; d'autres datent de la féodalité, les plus récentes sont du XVIII^e siècle; de ce nombre, est la grosse tour ronde, et les ouvrages qui l'entourent.

La Roche fut érigée en comté, au moyen âge, au profit d'une branche cadette des comtes de Namur, et passa plus tard par héritage aux comtes de Durbuy. Godefroi de Bouillon fit soutenir au château un siège mémorable, qu'il fut obligé de lever. Voici ce qu'on raconte à ce sujet. Le comte Henri de Durbuy et La Roche, ayant refusé son concours à l'évêque de Liège, celui-ci, aidé des autres seigneurs du pays, à la tête desquels se trouvait le futur conquérant de Jérusalem, vint mettre le siège devant le château. Ne pouvant parvenir à s'en emparer de force, ils résolurent de le réduire par la famine. Le siège traînait en longueur, et le comte tenait toujours; sa position, cependant, n'était pas des plus brillantes; les vivres commençaient à manquer, et il voyait approcher le moment où il serait forcé de se rendre. Dans cette extrémité, il s'avisait d'un stratagème qui lui réussit à souhait: il fit engraisser une truie, puis la chassa vers le camp des assiégeants. Ceux-ci, qui, de leur côté, n'étaient pas loin de s'ennuyer de l'inaction où les laissait le blocus, s'imaginèrent, à cette vue, qu'ils ne pourraient jamais venir à bout de la place; ils plièrent bagage et se retirèrent.

Au commencement du XIII^e siècle, les ducs de Luxembourg achetèrent le territoire de La Roche; Jean l'Aveugle, en 1330, érigea la ville en commune; les habitants, devenus bourgeois, la fortifièrent pour pourvoir à leur sûreté. Il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige de ces remparts qu'éleva la liberté.

À la fin du XVII^e siècle, les Français, campés sur les hauteurs de Corumont, assiégèrent et prirent le château. Louis XV le fit réparer, et plus tard, à l'époque de la Révolution française, il fut saccagé. Aujourd'hui ces vieux murs, témoins de tant de grandeur et de décadence, ne sont plus qu'une imposante ruine, dominant au loin la romantique vallée de l'Ourthe.

Debout sur un rocher aussi vieux que le monde, au milieu d'un sombre horizon de forêts, en face de la grandeur invariable de la nature, ils semblent placés là tout

exprès, pour attester la puissance de l'homme, en même temps que le néant de ses œuvres. Au pied de leurs vénérables restes, dont chaque jour détache une pierre, se groupent coquettement les maisons de la petite ville, qui tend chaque jour à s'embellir et à s'étendre. Un pont suspendu en fer aura bientôt pris la place du vieux pont de bois, où l'on ne mettait le pied qu'en tremblant, et de nouvelles constructions, dans un goût tout moderne, remplacent déjà une partie des masures qui bordaient les rues. Néanmoins, la ruine aura toujours le privilège d'attirer presque exclusivement les regards. Et pourquoi? Je me suis souvent posé cette question. Pourquoi aimons-nous ces restes d'une époque qui n'est plus, et dont nous ne souhaitons même pas le retour? Pourquoi la vue de vieilles murailles couvertes de mousse, remplies de ronces, où les corbeaux seuls trouvent un gîte convenable, éveille-t-elle en nous des idées agréables et douces? Elles nous rappellent sans cesse, cependant, la fin de toutes choses. L'homme tombe le plus souvent, et retourne dans le néant, avant l'habitation qu'il s'est construite; son ouvrage, rongé par le temps, s'écroule peu après, sur le granit qui lui sert de base; l'herbe et la mousse en recouvrent les restes et en cachent jusqu'aux derniers vestiges; le roc lui-même, qui brave les injures des siècles, depuis bientôt six mille ans qu'existe le monde, se verra un jour emporté dans le chaos, par le tourbillon des éléments en désordre. En dépit de la mélancolie que cette vue nous inspire, et que nous voudrions même prolonger, tous tant que nous sommes, nous préférons nous reposer, et rêver dans l'angle d'une tour à moitié écroulée, en regardant la campagne, plutôt que d'aller porter nos pas dans les galeries dorées d'un palais, brillant de tout l'éclat de la nouveauté. Est-ce parce qu'alors notre pensée, semblable à ces voies romaines qui traversaient les montagnes et les précipices, s'élançant à travers les siècles, s'en va fouiller dans le sein du passé, pour orner celui-ci des fleurs du souvenir? Car le présent nous paraît toujours triste, ne nous satisfait jamais, et l'avenir n'est à nos yeux qu'une énigme indéchiffrable. Quoi, du reste, de plus imposant, et qui prête plus pour le poète et l'artiste aux réflexions sublimes, que de se trouver la nuit au milieu des ruines d'un autre âge, lorsque la lune, se promenant dans les cieux, effleure de sa lumière vacillante quelques pans de murs noircis par le temps, où le lierre s'attache comme pour en déguiser les lézardes? (...)

Au sortir des ruines, je m'enquis d'un guide pour aller voir les environs de la ville. Mon hôte me procura un garnement d'une quatorzaine d'années qui ne parlait que patois. Ce cicerone improvisé me conduisit d'abord au gouffre de l'Ourthe (*El Goffe*), en face du château, de l'autre côté de la rivière, après quoi j'allai voir le siège du roi Pepin. Pour y arriver, il fallait gravir une pente qui surplombe le gouffre. Il faut être revenant, loup-garou ou Ardennais, pour la gravir comme le faisait mon voyou; j'avais beau lui crier: «Pas si vite, attendez donc», il avançait toujours sans se soucier de moi. Je n'avais nullement envie de me rompre le cou, ou d'aller, dans *El Goffe*, faire la connaissance des poissons de l'Ourthe, aussi y allais-je plus *piano*, m'accrochant tantôt aux saillies du rocher, tantôt aux rares branches qui étaient à portée de ma main. Après bien des difficultés, j'arrivai. Le siège du roi Pepin est une espèce de guérite naturelle creusée dans le roc; on

prétend que Pepin y rendait la justice. Je prendrai la liberté de demander à qui? Aux la Rochois? Mais ce tribunal est précisément au-dessus du gouffre, et séparé de la ville par toute la largeur de la rivière; d'ailleurs il n'a ni vue ni communication d'aucun côté, et je viens de dire de quelle façon on y arrive. Je suppose donc bien naturellement que le bon roi Pepin rendait, du haut de ce tribunal, la justice aux poissons; il n'y a pas de milieu.

Mon guide me conduisit ensuite, par le *sentier des morts*, à la montagne de *Corumont* où les troupes de Louis XIV campèrent lorsqu'elles firent le siège du château. Le *sentier des morts* porte ce nom sinistre, tout simplement parce que les habitants du hameau d'Harzé, près de La Roche, ont l'habitude de passer par là, lorsqu'ils portent leurs morts au cimetière de Beusaint, pour éviter de passer sur le territoire des La Rochois: pauvres morts! Ce sentier est aussi rude que le sentier de la vie. Du haut de *Corumont*, je dominaï une grande partie des environs; à mes pieds, l'Ourthe, que bordaient les maisons de la ville, roulait ses flots paisibles sur son lit de galets; devant moi, la ruine, comme un fantôme du passé, étendait ses larges ailes sur la croupe du rocher; plus haut, l'ermitage de Sainte-Marguerite, ancien bénéfice; à ma gauche, le village d'Hotton, les montagnes de Jupille et l'Ermitage de Saint-Thibaut dont les blanches murailles, enchâssées comme un diamant au milieu de l'émeraude des bois, ont pris la place des tours crénelées du château des comtes de Montaigu; à deux pas de moi, une croix et un tertre indiquaient qu'un mortel était venu là finir ses jours; en gravissant le pic de *Corumont*, il ne se croyait pas si près de la montagne éternelle; *Corumont* fut son calvaire.

Je ne restai pas longtemps sur la montagne, de peur de déranger un jeune couple venu là pour y chercher la solitude. Heureux ou malheureux, l'homme s'en va loin du bruit pour être seul, avec son bonheur ou sa tristesse. Ils venaient, ces jeunes gens, en présence de l'immense étendue du ciel, rêver l'immensité pour leur amour, mais ils ne songeaient pas, que pour y arriver, il faut passer par le sentier des morts.

Ce saint Thibaut, dont le nom se trouve un peu plus haut, était de la famille des comtes de Champagne; décidé à se consacrer à Dieu dans la solitude, il s'établit successivement aux environs de Mersch, dans la vallée de l'Alzette, puis dans la forêt de Chiny, et enfin près du château des comtes de Montaigu, aux environs de La Rochesur-1'Ourthe.

Le château de Montaigu fut anéanti presque aussi mystérieusement que la famille à laquelle il appartenait: on a découvert, il y a quelques années, à l'endroit qu'il occupait jadis, des ossements d'hommes et de chevaux calcinés, des ustensiles de ménage noircis par le feu: ce qui fait supposer qu'il a été incendié, sans cependant qu'on puisse préciser ni la date ni les circonstances de cette destruction.

De l'autre côté de La Roche, entre Hives et Ortho, sur une montagne stérile, se trouvent les pierres de Mousny, qui passent pour des *dolmen*; ce sont trois blocs de quartz blanc, dont deux juxtaposés dans la direction de l'ouest; le troisième, plus gros et présentant une excavation à l'une de ses faces, domine les autres; un grand nombre de pierres plus petites, mais de même nature que les trois gran-

des, sont rangées circulairement autour de celles-ci. Sont-ce là des blocs erratiques? Sont-ce les restes d'un temple des Druides? Je ne me charge pas de trancher la question; je me bornerai à citer une troisième opinion, celle de la légende:

Certain berger paissait un jour ses brebis sur cette montagne: vint à passer un pèlerin qui allait faire ses dévotions à Saint-Thibaut. Il faisait chaud, le pèlerin était fatigué, et avait soif; voyant à côté du berger une grande cruche d'eau, il s'approche et demande à boire: le berger refuse durement, le pèlerin lui reproche ce manque d'humanité, et s'assied sur un quartier de roche pour se reposer un instant; mais le berger le force à se lever et à poursuivre sa route. Le pèlerin s'éloigne; le berger prend une pierre et la lui lance; alors le pèlerin se retourne, ramasse la pierre, et la jette du côté du berger inhumain, qui se trouva aussitôt pétrifié, lui, ses moutons et son chien. Le pèlerin n'était autre que Jésus-Christ. (...)

Les rochers de La Roche-sur-l'Ourthe doivent être classés parmi ceux du terrain rhénan; celui-ci a beaucoup d'analogie avec le terrain ardennais, et comme lui, est principalement composé de roches schisteuses et quartzes. Les ardoises y sont plus feuilletées, et se rapprochent davantage du schiste. Lorsque les roches de ce terrain sont à découvert, ou surmontées de leurs propres débris, elles provoquent une grande stérilité, car l'espèce d'argile qui provient de leur décomposition n'absorbe pas l'eau. Le terrain rhénan se compose de trois étages, comme le terrain ardennais; l'étage moyen domine aux environs de La Roche; on y remarque surtout le grès, et des ardoises quartzes, quelquefois imprégnées de calcaire, mais en général peu estimées.

À mon retour en ville, l'envie me prit de visiter l'église; je regardais de tous côtés pour savoir à qui m'adresser, quand je vis venir le curé qui se fit un plaisir de me conduire. Le vaisseau du temple n'est que de petite dimension; sur le maître-autel se trouve un ancien tableau donné par un abbé d'Orval, natif de La Roche; et des deux côtés de l'autel, des médaillons renferment les armoiries des du Mesnil et de Waha. Au bout de la nef de droite, dans l'épaisseur du mur, se trouve un petit monument à la mémoire d'un baron du Mesnil de Waha, bailli de La Roche en 1676. Dans le fond de la nef de gauche, est l'autel de la confrérie de N.-D. de la Salette avec un tableau offert par M^{me} la baronne de Gysegem. Au sortir de l'église, le bon curé me fit voir son jardin et ses arbres fruitiers; il en était fier; mais il n'y avait pas de quoi.

En quittant La Roche, je pris le sentier des montagnes pour me rendre à Saint-Hubert par Beusaint. Ici le pays change encore une fois d'aspect. Ce n'est plus l'âpre beauté des roches abruptes, c'est presque la monotonie du pays plat, moins toutefois la richesse des cultures. Des fanges s'étendent à perte de vue; çà et là de grands bois, semblables à une armée envahissante, descendent des montagnes jusque dans la plaine, et quelques rares auberges sont semées le long de la route, comme les caravansérails turcs, sur les chemins sans nom du désert. (...)

Depuis plus d'une heure, j'avais laissé derrière moi les maisons de Beusaint, et cheminai assez allègrement, n'ayant que peu de chose à regarder. Le temps, incertain jusque-là, sembla vouloir sortir de son indécision: l'air

devint lourd et difficile à respirer, l'atmosphère se chargea d'électricité, des nuages noirs voletaient avec rapidité dans l'espace; tout autour de moi, dans la nature, régnait ce calme trompeur qui précède un orage. Peu à peu, le ciel s'obscurcit; des nuées menaçantes s'étaient amoncélées et interceptaient l'action du soleil; à peine si, à l'horizon, celui-ci parvenait encore à colorer la cime des mélèzes de cette lueur blafarde et douteuse, semblable au dernier jet d'une lampe prête à s'éteindre. Malgré les menaces du ciel, je continuai à marcher pendant quelque temps encore; j'espérais trouver un abri meilleur que les arbres, dans le cas où le ciel viendrait à tenir ce qu'il semblait promettre pour le moment. J'étais encore bien loin de toute habitation humaine. D'un côté de la route, un bois grimpa jusqu'à la crête du mont; de l'autre, s'étendait une immense fange à perte de vue, toujours en pente, jusqu'au pied d'autres montagnes également boisées, qui formaient le fond du paysage; au bout de la plaine, sur ce rideau de sombre verdure, se détachait la silhouette plombée d'une petite église, entourée de quelques masures.

Soudain, un éclair déchira de ses zigzags fantastiques le voile noir des nuages, puis un roulement sourd, semblable à un coup de canon tiré dans le lointain, parvint à mon oreille; il fut suivi d'une détonation formidable, qui lit trembler les arbres de la forêt.

À cinquante pas de moi, dans le bois, s'élevait une petite hutte, formée de quelques abatis d'arbres, et recouverte de branches, construite apparemment par les bûcherons, pour le cas où ils seraient comme moi, surpris par le mauvais temps. C'était le seul refuge qui s'offrit à ma vue; j'entrai. J'espérais m'y trouver seul, au milieu du désordre de la nature, mais je fus trompé dans mon attente. Un homme d'une cinquantaine d'années, en costume de chasseur, un chien couché à ses pieds, y était assis sur un tronc d'arbre; il m'invita à prendre place à ses côtés sur ce siège improvisé. La tempête grondait de plus en plus, en se rapprochant insensiblement de nous; c'était un de ces orages sans pluie, plus terribles que les autres. Aux éclairs qui se succédaient sans interruption, au roulement continu du tonnerre, on aurait pu se croire dans une ville assiégée. Nous n'échangions que de rares paroles, mon compagnon et moi; seul le chien poussait de temps en temps un de ces hurlements plaintifs qui rendent triste. En face du choc puissant des éléments en courroux, faibles hommes, qu'aurions-nous eu à dire? Nous regardions tous deux avec appréhension à travers les arbres, les sillons lumineux que traçaient les éclairs dans l'obscurité du ciel; nous comptions les secondes, de moins en moins nombreuses, qui séparaient l'apparition de la lumière du coup de tonnerre. (...)

La tourmente durait déjà depuis deux heures; tout à coup, une clarté sinistre vint illuminer notre retraite; un globe de feu passa devant nos yeux, et nous cloua sur place, éblouis, fascinés, et comme anéantis, puis plus rien que l'obscurité. Nous allions respirer, quand un horrible craquement, se mêlant à la voix puissante du tonnerre, ébranla jusqu'au sol où reposaient nos pieds. Un arbre gigantesque tombait foudroyé sur la hutte, tandis que plusieurs autres roulaient, déracinés, devant nos yeux, dans le ravin. La hutte resta debout comme par miracle, sans cela nous aurions été infailliblement écrasés; son peu d'élévation nous sauva. Ainsi, les cataclysmes politiques renver-

sent les grands États, souvent sans détruire les petits; le chêne se brise sous les coups de la tempête, que le roseau, en pliant, laisse passer au-dessus de lui. Une pluie torrentielle vint bientôt après rafraîchir l'atmosphère; on eût dit que le ciel voulait passer l'éponge sur ses fredaines. Le coup de foudre qui avait failli nous tuer avait été le dernier; nous n'entendions plus que de loin en loin un faible roulement, annonçant la fin de l'orage.

Un sort commun, surtout quand ce sort est peu agréable, rend communicatif; aussi, dès que nous fûmes un peu remis de notre émotion, nous mîmes-nous à causer. Mon compagnon avait vu beaucoup de pays, parcouru toute l'Europe, visité le nord de l'Amérique, et fait une partie de la campagne d'Afrique; il paraissait fort instruit, et causait très agréablement. (...)

Cependant, le jour baissait de plus en plus, et les ombres de la nuit allaient nous atteindre; il pleuvait toujours, et l'eau qui suintait à travers le toit commençait à mouiller nos habits. Je craignais de ne pouvoir gagner Saint-Hubert avant la nuit close, et ne savais où trouver un logement dans ce pays sauvage; la perspective de passer la nuit au milieu d'un bois, dans une hutte en ruines, par une pluie diluvienne, ne me souriait que médiocrement. Je communiquai mes appréhensions à mon compagnon.

— «Monsieur, me dit-il, quoi que vous puissiez faire, vous n'arriverez plus à Saint-Hubert aujourd'hui: j'habite à une petite distance de l'endroit où nous sommes, et vous offre le gîte pour cette nuit. Vous me ferez plaisir, en acceptant mon offre aussi cordialement que je vous la fais; en attendant, comme je commence à avoir faim, vu que je suis en chasse depuis le point du jour, et n'ai encore rien mis sous la dent, je vous propose de partager mon souper.»

Sans attendre ma réponse, il exhiba une boîte en fer blanc, et une lampe à esprit de vin, écorcha un jeune lièvre qu'il tira de sa gibecière, et le fit rôtir en l'arrosant du vin de sa gourde. Dans cette petite hutte, au milieu des bois, un chien à nos pieds, préparant nous-mêmes nos aliments, nous avions l'air de bohémiens en campagne. Cet incident plaisait à mon compagnon, en lui rappelant les épisodes de sa vie errante à la suite d'une tribu de Peaux-Rouges, dans les savanes du Nouveau-Monde. Notre repas terminé, il me conduisit à son habitation, moitié ferme, moitié château, où il s'occupait d'agronomie. Une espèce de spleen, ou de misanthropie, née des chagrins de sa vie, l'avait conduit dans cette solitude. Il m'expliqua son mode de culture, et me fit le récit de ses pérégrinations, et des causes qui l'y avaient poussé. Ce récit me prouva une fois de plus l'agrément qu'il y a de vivre loin du bruit des grandes villes, où la confiance, l'amour, la franchise, la fidélité à ses engagements, mots aussi vides de sens que les souhaits du nouvel an, sont devenus une monnaie de singe, qui n'a plus de cours qu'auprès des romanciers. Aujourd'hui, dans les relations de ce qu'on appelle le beau et le grand monde, où, le plus souvent, il n'y a de beau que les parures, et de grand que les prétentions, il faut remplacer les vertus par les vices contraires, se tenir toujours sur la défensive, comme une armée en campagne, et envoyer en éclaireurs la défiance et l'égoïsme, afin de ne pas être la dupe du premier roué venu. Je ne rapporterai pas ici ces aventures, de peur de rendre ma

relation trop longue, et partant peut-être fastidieuse, en y intercalant un appendice de quelque étendue. (...)

L'*Hôtel de Luxembourg*, où je descendis à Saint-Hubert, est le moins confortable des établissements de ce genre, que je connaisse en Ardenne; les hôtes avaient l'air de me savoir mauvais gré de venir les déranger. La chambre qu'on me donna ressemblait plutôt à un chenil qu'à un logement humain, la propreté n'y brillait que par son absence. Je suppose qu'à force de voir des enragés, les habitants de Saint-Hubert auront fini par s'imaginer qu'étranger et enragé n'est qu'une et même chose.

Saint-Hubert est un véritable type de ville ardennaise, genre à part, qui ne peut se décrire et doit se voir.

Les Ardennais en général sont extrêmement polis: s'il vous arrive de demander le chemin à un paysan, il abandonnera son ouvrage pour vous l'indiquer, et ne vous quittera qu'après vous avoir mis sur la bonne voie: offrez-lui un pourboire, il le refusera. «Ce n'est pas trop, vous dira-t-il, qu'un homme se dérange pour aider son semblable.» Cela ne s'applique pas aux Saint-Hubertois, qui sont impolis comme des Caraïbes.

L'église de Saint-Hubert est vaste et belle, sa structure intérieure ressemble un peu à celle de Saint-Rombaut à Malines. À gauche de la place, qui s'étend devant l'église, se trouve l'ancienne abbaye, aujourd'hui pénitencier, grand bâtiment à trois ailes.

En entrant dans l'église, à gauche, s'élève le tombeau de saint Hubert, orné de statues en marbre blanc et de bas-reliefs, surmonté de la statue du saint, représenté couché et revêtu de ses habits sacerdotaux. Ce monument est dû au ciseau de M. Geefs. Le chœur est entouré de fauteuils sculptés, comme on en voit dans les cathédrales pour le chapitre des chanoines; tout autour, au-dessus des fauteuils, sont des tableaux représentant quelques actes de la vie de saint Hubert. Sous le chœur, s'étend un beau souterrain que j'allai visiter. Quelques femmes y étaient en prières. Je demandai à l'une d'elles ce qu'il y avait de particulier dans ce caveau. «On dit que saint Hubert y est enterré, répondit-elle, mais ce n'est pas sûr.»

Au VII^e siècle, le duc Bertrand régnait en Aquitaine; descendant de Clovis, il avait épousé Huberne, sœur de sainte Ode, de sang royal comme lui; ils eurent un fils, Hubert, qui devint plus tard l'apôtre des Ardennes.

Au sortir de l'enfance, le jeune homme fut envoyé à la cour du roi de Neustrie; mais l'inimitié qui s'éleva entre lui et le maire du palais, Ebroïn, le força à s'éloigner. Il se rendit en Austrasie auprès de Pepin, son parent, qui habitait le pays de Liège. Celui-ci le reçut fort bien, l'investit de plusieurs dignités, et lui fit épouser Floribane, fille du comte de Louvain. Hubert, néanmoins, ne s'estimait pas heureux; la mélancolie s'empara de lui et l'éloigna de la cour; son unique délassement était la chasse. Un jour qu'il poursuivait un cerf, il s'égarait; une force invisible l'avait poussé en avant. Il était sur le point de s'emparer de l'animal, quand celui-ci se retourna et montra à Hubert étonné un crucifix lumineux planté entre ses bois. À cette vue, le prince tombe à genoux; alors une voix céleste se fait entendre, qui appelle Hubert à une haute mission. Nouveau saint Paul, la grâce descend soudainement sur lui. Il se relève changé, et retrouve miraculeusement sa route; il court se jeter aux pieds de saint Lambert, évêque

de Maestricht, qui l'encourage et le soutient. Sur ces entrefaites, Hubert, ayant perdu son père et sa femme, distribua ses biens aux pauvres et se retira en Ardenne. Il y vivait depuis plusieurs années dans la solitude, quand Dieu, par la voix d'un ange, lui ordonna d'aller à Rome. Hubert partit, à pied, le bourdon à la main. La nuit de son arrivée, le Pape eut une vision, qui lui apprit l'assassinat de saint Lambert par Dodon, le père d'Alpaïde, concubine de Pepin; Dieu lui fit aussi comprendre que le successeur de saint Lambert venait d'arriver dans la ville éternelle, et que ce serait le premier pèlerin qu'il verrait à la porte de l'église Saint-Pierre. Le lendemain, quand le Pape se rend à l'église, il voit le pèlerin, qui n'était autre qu'Hubert; il le prend par la main, lui annonce les desseins de Dieu, et lui ordonne de se préparer pour recevoir l'onction sacrée. Hubert repousse cet honneur; mais deux anges apparaissent et le revêtent des habits sacerdotaux: alors Hubert se soumet à la volonté divine.

Après son sacre, il retourna dans les Ardennes, et s'établit à Liège qu'il agrandit et où il construisit la cathédrale dédiée à saint Lambert. Il mourut en 728; ses restes reposèrent d'abord à Liège dans l'église Saint-Pierre, qu'il avait choisie pour sa sépulture; un siècle plus tard, ce précieux dépôt fut transféré à l'abbaye d'Andain, qui prit depuis le nom de Saint-Hubert.

Voilà la légende de Saint-Hubert, telle qu'on me l'a racontée en Ardenne.

L'apôtre des Ardennes est aussi le patron des chasseurs; nos poètes anciens et modernes ont chanté sa fête; autrefois, on la célébrait avec pompe, et ce jour-là la chasse était libre; aujourd'hui, dans quelques localités, les chasseurs aiment encore à se réunir, et à se la rappeler pour faire de joyeuses réunions.

Sur la route entre Saint-Hubert et Champlon, se trouve une ferme appelée *Converserie*, où l'on prétend qu'apparut le cerf mystérieux. Cette ferme tire son nom d'une chapelle détruite aujourd'hui, et qui avait été elle-même élevée sur l'emplacement d'un ermitage, que le saint habita quelque temps.

Au centre de l'ancien domaine d'Amberloup, à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Hubert, il y avait, au temps de la domination romaine, un château fort appelé Ambra. Il fut détruit en 451 par la horde des Huns que conduisait Attila. Vers 686, Amberloup était possédé par Plectrude, femme de Pepin de Herstal, maire du palais d'Austrasie. À sa cour se trouvait un saint homme nommé Béréglise, religieux du couvent de Saint-Trond, aumônier du roi et ami de Pepin. Un jour que Plectrude parcourait son domaine, elle arriva près des ruines d'Ambra: c'était vers le milieu du jour, la chaleur était accablante; fatiguée, la princesse s'arrête; elle veut se reposer pendant quelques heures. Après le repas, sortant d'un léger sommeil, elle voit tomber à ses pieds un billet écrit en lettres d'or: effrayée de cette merveille, elle reste d'abord indécise; puis se rasure, et ramasse le céleste message; mais dans ce temps-là les princesses ne savaient pas lire. Impatiente d'en connaître le contenu, elle éveille ses gens et prend aussitôt le chemin de son palais. Là, elle présente le billet à Pepin qui fait appeler Béréglise. Celui-ci leur annonce que Dieu, par ce billet, ordonne au prince de bâtir un monastère sur les ruines d'Ambra. Plus tard, Ambra perdit son nom pour

prendre celui d'Andain, et nous venons de voir plus haut à quelle occasion ce monastère prit le nom de Saint-Hubert. (...)

J'aurais été privé, pour le reste de la soirée, du plaisir de causer, si un agronome des environs, qu'un concours de bestiaux avait appelé à Saint-Hubert, ne fût venu me tenir société. Nous causâmes longuement, et j'appris de lui bon nombre de détails intéressants sur la culture en Ardenne. Je lui fis observer que je trouvais partout le pays si pauvre, et le sol si ingrat.

— « Cela ne m'étonne pas, me répondit-il, vous n'avez traversé jusqu'ici que la contrée la plus poétique, il est vrai, mais aussi la plus aride; le midi du Luxembourg renferme de fort bonnes terres, dont un avenir, prochain peut-être, fera connaître toute la valeur. Au reste, n'allez pas croire que, parce que la terre est ici moins productive que dans les Flandres, nos Ardennais soient dans la misère; non, chacun, ici, possède un lopin de terre, dont la culture suffit à sa subsistance et à celle de sa famille. De là vient que l'habitant de ce pays a un air si indépendant; il possède, et se croit l'égal de tous ceux qui possèdent; celui qui roule en équipage, et l'éclabousse en passant, ne vaut à son avis pas plus que lui, il ne possède qu'une plus grande part, voilà tout. Mais cet état de choses ne durera peut-être plus longtemps: la spéculation achète en bloc de grandes propriétés; les petits cultivateurs, poussés par l'appât du gain, vendent leur mince héritage, et par cette aliénation, se trouvent à la merci de quiconque veut employer leurs bras, devenus leur unique ressource. De cette façon donc, nous aurons bientôt ici comme ailleurs des légions de mendiants; le progrès, en améliorant le sol, se chargera aussi de nous doter du paupérisme.

ROCHFORT - LA GROTTTE DE HAN

Le lendemain, je quittai, sans beaucoup de regrets, une ville où l'hospitalité, même pour de l'argent, n'est pas regardée comme vertu; je me trompe, c'est peut-être parce qu'on l'y regarde comme telle, qu'on la pratique à contre-cœur. L'homme est assez enclin à prendre le contre-pied des choses. Un omnibus me conduisit à Poix: de là, le convoi de la Compagnie du Luxembourg, en passant en vue des tourelles rouges du château de Mirwart, me traîna jusqu'à Jemelle qui sert de station à Rochfort.

Je fis, en chemin de fer, la connaissance de deux artistes hollandais, MM. W. Nakken et J.-B. Tom; jamais je n'ai voyagé en compagnie d'hommes plus agréables; quant à eux, ils étaient heureux de rencontrer quelqu'un qui, au besoin, put parler leur langue. Ils venaient, comme moi, de Saint-Hubert, et avaient logé à la *Clef d'or*, où ils avaient été parfaitement traités. Cela me servira de renseignement, si jamais je retourne dans cette ville.

La route de Jemelle à Rochfort, le long de la Lomme, qui cache une partie de son cours sous le rocher, est riante et pittoresque. Dans ces environs, la nature du terrain est autre que près de St-Hubert; Rochfort se trouve dans un massif du terrain dévonien, où domine principalement l'étage moyen, composé surtout de calcaire; le grand nombre de fours à chaux, établis le long de la route, témoignent au premier coup d'œil de la présence de ce principe dans le sol.

Cet étage fournit des marbres de qualités très recher-

chées; tels que le marbre noir de Namur, le gris de Thuin, le rouge, le gris et le blanc de Rochefort. L'étage inférieur, beaucoup moins développé, se retrouve aux environs de Namur et de Dinant, où il forme des poudingues très solides, employés comme pavés, pierres meulières, et matériaux de construction. L'étage supérieur, composé principalement de schiste, est plus développé en Famenne.

Arrivés à Rochefort, nous descendîmes tous trois de compagnie, chez Genotte, à la *Cloche d'Or*. Monsieur Genotte ne pèse que cent kilos, à ce qu'il m'a dit; c'est peu, car madame Genotte en pèse cent trente-deux; et personne cependant ne s'avisera de dire que M. Genotte n'est pas un homme de poids; il reçoit mieux son monde que les St-Hubertois; il est gai, avenant, poli, et trouve toujours le mot pour rire. Aussitôt notre arrivée, nous nous mîmes à table, au bruit d'un coup de tonnerre; les hommes font du bruit pour peu de chose: il n'en est pas de même de Dieu; je suppose donc humblement que cette musique-là n'était pas en notre honneur. Entre autres choses, on nous servit un plat de petites écrevisses du pays; je n'en avais de longtemps goûté d'aussi fines; les rivières des environs foisonnent de ce crustacé; on le prend à la main sous les pierres, ou dans les trous dont il ne sort que pour chercher les larves d'insectes, les mollusques, ou les débris organiques dont il se nourrit; on le prend encore à l'aide de filets ou de fagots dans lesquels on l'attire par quelque appât.

Un phénomène remarquable chez l'écrevisse est la mue; entre mai et septembre, elle change d'enveloppe; pour cette opération, elle se tourne sur le dos, et agite violemment la queue et les pattes; de cette façon, elle se fait une ouverture sur le devant, à la faveur de laquelle elle se dégage de son étui. Cette opération, qui n'est pas sans danger pour elle, ne dure pas plus d'un quart d'heure. Au sortir de son ancienne enveloppe calcaire, l'écrevisse n'est recouverte que d'une mince pellicule, qui prend au bout de quelques jours la consistance de l'ancienne. Sur les côtés de son estomac, on trouve de petites boules blanches appelées yeux d'écrevisse; quelques naturalistes pensent qu'elles servent, après leur dissolution dans l'intestin, à former la nouvelle enveloppe de l'animal.

Le château de Rochefort, aujourd'hui en ruines, est bâti sur un rocher d'où on découvre une étendue de plusieurs lieues. C'était anciennement un fief appartenant aux comtes de Stolberg; il fut confisqué comme bien d'émigré, lors de la Révolution française, et vendu au profit de la nation. Quelques tours et une terrasse sont les seuls restes de ce manoir.

Dans le courant de l'après-midi, nous montâmes en voiture, les deux peintres et moi, pour aller visiter la grotte de Han. Le guide vint nous prendre au village de Han-sur-Lesse, et nous conduisit d'abord au trou de Belveau. Pour arriver à ce gouffre, il faut passer devant la sortie de la grotte et les deux entrées, l'ancienne et la nouvelle. La montagne de Han, vue de loin, n'a rien de remarquable; elle est boisée comme les autres; son circuit est d'environ une lieue; au sommet, on jouit d'une perspective très étendue; au fond du paysage se dressent les tours de Ciergnon, propriété du roi des Belges. Nous arrivâmes au gouffre de Belveau; de loin, déjà, nous avions entendu le mugissement de la rivière, au moment où elle se brise sur

les rochers, en un nombre infini de cascades, pour aller se précipiter ensuite dans le sein de la montagne, sans qu'on ait pu jusqu'ici suivre son cours souterrain. C'est un spectacle grandiose et effrayant, que celui de ce rocher qui surplombe la rivière et s'avance en quelque sorte pour l'étreindre, soutenu seulement par une large colonne formant trois arcades, deux latérales et une intérieure. Le gouffre lui-même est un vaste entonnoir dont on ne connaît pas la profondeur. D'après des expériences faites depuis plusieurs années, on suppose que la Lesse met dix-huit heures à parcourir l'espace entre le gouffre et la salle d'armes. Le guide nous conta qu'il avait tenté de suivre en bateau le cours de la rivière, depuis la salle jusqu'à l'endroit où l'eau sort du rocher; mais il avait dû abandonner son entreprise, ayant failli plusieurs fois s'égarer, entraîné par le courant sans espoir de secours, et risquant à chaque instant de voir son embarcation se briser contre les rochers. Au trou de Belveau, on trouve du quartz et du spath calcaire.

Lorsque le Créateur, de sa main divine, eut achevé de pétrir la boue qui devait former le monde, il dit à la terre: Produisez des fleurs et des fruits, aux plantes: Croissez, aux rivières: Coulez. Un mince filet d'eau, que nous, faibles mortels, appelons une rivière, la Lesse, dans son cours sinueux et rapide, rencontra un obstacle, la montagne de Han, et se vit arrêtée. Mais le Seigneur avait dit aux rivières: Coulez, et la Lesse devait obéir. Elle creusa pendant des siècles les entrailles du rocher, et de ses efforts naquit la grotte de Han, une des merveilles du globe. Imposant travail de la nature! Que sont les ouvrages des hommes en présence de ton effrayante beauté!

Quel est l'être, même le plus étranger aux sciences naturelles ou à la poésie, qui, en descendant dans le sein de la terre, dans cette espèce de monde souterrain, pour lequel les vicissitudes de notre monde ne sont rien, où la voix imposante du tonnerre ne s'entend plus, que la sinistre lumière de la foudre n'éclaire jamais, dont les froides murailles d'albâtre ne sont en aucun temps réchauffées sous les baisers brûlants du soleil, où le silence n'est troublé que par le sifflement de la chauve-souris, ou la chute des gouttes d'eau qui, suintant à travers le rocher, viennent se cristalliser sur le sol; quel est l'homme qui, à cette vue, ne sente un frisson involontaire parcourir ses membres, son sang refluer vers le cœur, et un étonnement mêlé de crainte s'emparer de son esprit. Cette crainte augmente quand, au milieu de ces vastes solitudes, où la voix humaine se perd dans des échos impuissants, se présente à la pensée la possibilité d'être englouti par un éboulement imprévu. Peu à peu, cependant, on s'acoutume au silence et à l'obscurité de ces labyrinthes. Enée descendant aux enfers aperçut d'abord

Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense; autour des bois affreux.

...
L'œil plonge avec effroi sous sa profonde voûte.

...
Tel, Lorsqu'un voile épais des cieux cache l'azur.
Au jour pâle et douteux de leur lumière avare,
Dans le fond des forêts, le voyageur s'égare.

(Enéide, liv. VI)

Telle est à peu près l'entrée de la grotte de Han, sauf qu'ici les bois, au lieu d'être affreux, sont assez riants: la fraise, la framboise sauvage et le myrtille y présentent leurs

baies multicolores, pour rafraîchir les lèvres du touriste.

Après nous être reposés pendant quelques instants à l'entrée de la grotte, le guide alluma son lustre, ouvrit la grille qui défend l'ouverture de la première galerie, et nous entrâmes. Cérés, voulant chercher aux enfers sa fille Proserpine, alluma son flambeau au feu de l'Etna; n'étant pas dieux, nous nous contentâmes d'une allumette chimique.

Une description détaillée de la grotte de Han serait oiseuse ici, après les mémoires aussi curieux que savants de MM. Alleweirelt, Kikx, Quetelet et autres; je me contenterai donc de quelques remarques.

Cette caverne vraiment prodigieuse, se compose d'une trentaine de salles et de nombreuses galeries, qui empruntent leur nom à la forme des cristallisations qu'elles renferment. On m'a raconté qu'elle n'est visitée que depuis 1814. C'est une erreur; Berthels, en 1607, dans son *de diis gentiliis*, en parle comme d'une chose très étonnante, *velut aliquod miraculum*. Néanmoins, il est fort possible que ce n'est que depuis 1814 qu'elle est bien explorée; il arrive, d'ailleurs, presque chaque année, qu'on découvre encore de nouvelles salles.

Les parois du souterrain sont tapissées de cristallisations affectant les formes les plus capricieuses: tantôt blanches comme l'albâtre, tantôt brunes, vertes, ou noires comme le granit, elles présentent à la vue ou une draperie ondulée qui se relève suspendue au revêtement, ou des colonnades aériennes, des festons, des guirlandes, une ruche avec toutes ses rugosités, des figures d'hommes ou d'animaux, ou la mousse des plantes, ou une cascade qui se roule en flots cristallins et brillants, jusqu'aux pieds du visiteur, ou un cygne qui cache sa tête dans un coin de la voûte, ou des tuyaux d'orgue qui rendent une gamme très musicale au moindre contact. Quand le guide promène sur toutes ces curiosités, la lueur vacillante des torches de paille enflammée, ce n'est qu'une suite de tableaux fantastiques, dont la vue fait penser à la réalisation des contes d'Hoffmann.

Le mode de formation de ces mille concrétions aux formes bizarres est un phénomène fort curieux, dont on trouve des exemples dans toutes les grottes formées sous les montagnes calcaires, comme celle de Han, et même sous un grand nombre de constructions, comme les ponts et les aqueducs. Elles sont de deux espèces: les stalactites et les stalagmites; les premières adhèrent à la voûte, les autres sont formées sur le sol. Voici d'abord comment se forment les stalactites: l'eau, suintant à travers les fissures de la montagne, se charge, pendant ce trajet, de matières étrangères, qu'elle abandonne ensuite, au moment où elle est livrée à elle-même, c'est-à-dire lorsqu'elle parvient à la voûte; là, elle s'évapore peu à peu, et il reste une manière d'anneau solide qui devient la base du stalactite; d'autres gouttes, venant à se joindre de la même façon à cet anneau, la matière solide augmente, et, comme tout corps pesant tend à descendre, forment peu à peu des tubes à parois très minces. Mais, d'un autre côté, l'eau toujours chargée de matières étrangères, descendant vers l'extrémité du tube, y apporte de nouvelles couches de cristallisations, et dépose en passant une partie de ces matières à la base, et le long du tube; la base augmentant donc plus rapidement de volume que l'extrémité, il se fait que la

stalactite affecte une forme conique. Quant aux stalagmites, voici leur mode de formation: la goutte d'eau qui vient de former la stalactite, n'étant pas parvenue à déposer toutes les matières étrangères qu'elle avait entraînées, tombe sur le sol, et y dépose une couche cristalline d'une forme arrondie, qui finit par s'élever en pyramide, et rencontre parfois la stalactite avec laquelle elle forme une colonne. Outre les stalagmites, blancs comme l'albâtre, j'en ai vu qui, par l'adjonction d'une espèce de gravier qui se trouve dans la grotte, ressemblent à un tas de limaille de fer. La nature des cristallisations dépend toujours de la composition chimique des roches dans lesquelles elles se forment; dans la grotte de Han, elles ne sont que du carbonate de chaux cristallisé. Un grand nombre de pierres précieuses, telles que la malachite, ne sont que le résultat de cristallisations du même genre.

Depuis notre entrée dans la grotte, nous cheminions à la file, précédés par l'enfant du guide chargé du lustre; le guide marchait auprès de nous, allumant de temps à autre une botte de paille. À peine étions-nous arrivés dans la salle du Précipice, que l'enfant glissa et tomba; dans sa chute, il entraîna le lustre; la lumière s'éteignit, et nous nous trouvâmes plongés dans l'obscurité la plus complète. Nous n'osions ni avancer ni reculer, de peur de nous heurter les uns contre les autres, et de rouler dans l'abîme ouvert à nos pieds. Cet incident aigrit un peu l'humeur de notre cicerone, qui se mit à jurer comme les ailes d'un moulin à vent. Il ne tarda pas cependant à nous tirer d'embarras, et par le frottement d'une allumette chimique nous rendit la lumière et le courage. Le luminaire n'étant que fort peu endommagé, le mal fut bientôt réparé, et nous continuâmes notre excursion. Je remarquai qu'un grand nombre de cristallisations sont souillées par la boue que charrie la Lesse dans les grandes crues de l'hiver, lorsqu'elle remplit une partie de la grotte.

Après nous être réchauffés d'un verre de Madère, au haut du tertre qui occupe le milieu de la salle d'Armes, nous passâmes, sur un petit pont la Lesse qui clapote doucement dans un coin, et pénétrâmes ensuite dans la galerie des Aventuriers. Cette galerie, ainsi que la salle de l'Alhambra où elle conduit, n'ont été découvertes qu'en 1859; ce n'est que depuis le mois de mai 1860 que le public est admis à les visiter. La galerie des Aventuriers a environ quatre cents mètres de longueur; à peu près à moitié chemin, se trouve un stalagmite appelé le Grenadier; un des peintres lui fit, avec de la terre glaise, une paire de moustaches et une mouche, à rendre jaloux les héritiers présents et futurs du vainqueur d'Austerlitz. La salle de l'Alhambra est la plus belle et la plus riche de toute la grotte en cristallisations. En face de ces merveilles, la langue humaine reste muette, et s'attache au palais, selon l'expression du poète latin; toute description est froide et imparfaite, elle ne peut rendre à la fois et l'objet et le sentiment, que la vue de cet objet fait naître; il n'y a qu'à pousser une exclamation: que c'est beau! La boue et la fumée des torches n'en ont point encore sali les murs; elle est entièrement d'un blanc immaculé. Au milieu de la salle, plusieurs colonnes aux formes tourmentées vont du sol à la voûte, et entre elles, dort l'eau d'un petit bassin, tranquille et transparente. Là, les visiteurs se placent d'un côté de l'eau, et le guide pose son lustre à terre derrière une colonne. Alors toute la salle se reflète

dans le bassin; c'est d'un effet magique; on serait tenté de se croire au milieu des enchantements de la demeure mystérieuse du fameux Merlin.

La salle du Dôme, la plus vaste de toute la grotte, est la dernière qu'on visite; un rocher la sépare de celle du débarquement. À cet endroit, une barque nous attendait pour nous conduire hors de ce ténébreux séjour. Quand nous fûmes installés dans la nacelle, le guide éteignit les lumières, et nous voguâmes dans l'obscurité et le silence qu'interrompait seul le bruit des rames frappant l'eau en cadence. La plus grande profondeur de la Lesse, au sortir de la grotte, est d'environ soixante pieds. Après avoir

vogué pendant quelques instants, nous aperçûmes dans le lointain un globe lumineux, semblable aux figures bizarres du kaléïdoscope. Peu à peu, le globe s'agrandit, et nous distinguâmes l'herbe de la rive, dorée par les feux du jour, et se reflétant dans la rivière. En signe d'adieu à la grotte, ayant devant nous la lumière du soleil, que nous allions revoir, et derrière nous l'obscurité la plus impénétrable, l'un de nous chanta une barcarolle que répétèrent les échos de la grotte.

Peu après, nous débarquâmes, et nous étant acquittés envers nos guides, nous reprîmes de compagnie le chemin de Rochefort...

